



La révolution cubaine en Amérique latine : Essai historiographique sur l'importance d'un symbole régional¹

Geneviève Dorais²

Résumé :

Le présent essai historiographique ne vise pas à exposer de façon exhaustive le champ d'étude sur les influences internationales de la Cuba révolutionnaire. Il souhaite plutôt orienter la conversation au-delà de la seule scène nationale cubaine à partir de cinq textes classiques parus entre les années 1960 et 2000. Ces textes réfléchissent tous, d'une façon ou d'une autre, aux différents legs que laissa à l'Amérique latine le modèle révolutionnaire cubain. Ils furent choisis en raison de l'importance de leurs conclusions respectives pour l'évolution du champ d'étude sur l'héritage de la révolution cubaine. Ces textes permettent également de souligner les limites de ces différents héritages.

Mots-clés:

Modèle révolutionnaire cubain, influences internationales, idéologie et théorie, essai historiographique

¹ Je remercie Louis-Charles Cloutier-Blain pour son travail de traduction et Eugénie Emond pour ses judicieux commentaires.

² Geneviève Dorais est professeure d'histoire de l'Amérique latine à l'Université du Québec à Montréal depuis décembre 2014. Elle a complété son doctorat en histoire de l'Amérique latine à l'Université du Wisconsin – Madison (2014). Ses intérêts de recherche portent principalement sur l'histoire transnationale des Amériques (XIXe – XXe siècles), avec une attention particulière pour l'histoire sociopolitique et intellectuelle du Pérou et du Mexique au siècle dernier. Conjuguant différents niveaux d'analyse historique, alternant notamment entre des approches micro et transnationale, Dorais s'interroge, plus largement, sur les motivations d'acteurs non étatiques à développer des projets d'intégration continentale.

Introduction

Le règne des Castro s'achève bel et bien à Cuba. La succession de Miguel Díaz-Canel à la tête de l'état cubain le 19 avril dernier, en remplacement de l'actuel président Raúl Castro, confirme pour plusieurs la fin d'une époque. La multitude de changements politiques (voire diplomatiques), économiques (réformes libérales) et culturels (l'appât du gain capitaliste et de libertés individuelles, surtout dans les jeunes générations) qui ont secoué Cuba au cours de la dernière décennie annonçait déjà l'essoufflement d'une révolution qui passera vraisemblablement sous peu à l'histoire. La révolution permanente, vécue par plusieurs Cubains encore aujourd'hui, s'insérera dans les mémoires collectives comme un relent d'une époque révolue, sans plus aucun témoin direct pour chanter les louanges des combats de la *Sierra Maestra*. Certes, plusieurs rétorqueront, avec raison d'ailleurs, que le communisme est toujours bel et bien en place dans l'île caribéenne et que l'ouverture politique n'est pas pour demain (Raúl Castro laisse la présidence mais entend rester secrétaire général du Parti jusqu'en 2021); que le rapprochement avec les États-Unis amorcé sous l'administration Obama est pour l'instant compromis par l'élection de Donald Trump et par les succès du lobby anticastriste floridien l'été dernier. Mais enfin, la biologie humaine a de ces équations certaines. L'âge avancé de la génération des révolutionnaires barbus (*los barbudos*) qui ont gagné leur guerre de guérilla en janvier 1959, prédit une fin (une transformation?) inéluctable.

Ainsi, la mort du célèbre Fidel Castro (1926-2016), révolutionnaire idéaliste pour les uns, dictateur mégalomane pour les autres, a sans surprise précipité dans les médias au cours de la dernière année une série de bilans révolutionnaires. Les uns ont cherché à compiler ses bons coups, les autres à recenser ses horreurs. Peu ont interrogé l'importance de l'héritage révolutionnaire cubain au-delà des frontières nationales du pays. Le présent essai historiographique se propose de rejoindre la littérature dite de « bilans », par le biais cette fois de la scène internationale. Spécifiquement, il entend examiner l'héritage que le modèle révolutionnaire cubain a procuré à la gauche latino-américaine au cours de la seconde moitié du vingtième siècle, ce à trois niveaux. Le premier est celui du legs idéologique et théorique du modèle cubain pour les luttes anti-impérialistes du continent. Le second réfère au soutien matériel et militaire que la Cuba révolutionnaire offrit aux révolutionnaires latino-

américains au cours des années 1960-1970. Le troisième, enfin, met en valeur l'héritage qui s'avérera le plus résilient des trois, soit la conquête des imaginaires de jeunes radicaux par le biais d'un symbole révolutionnaire romantique et sexy.

Le présent essai historiographique ne vise pas à exposer de façon exhaustive le champ d'étude sur les influences internationales de la Cuba révolutionnaire. Il ne répond donc pas aux règles de l'art propres aux révisions de littérature scientifique. Il souhaite plutôt faire réfléchir. Il entend orienter la conversation au-delà de la seule scène nationale cubaine. Pour mener à bien cette réflexion, j'ai sélectionné cinq textes parus entre les années 1960 et 2000. Ces textes réfléchissent tous, d'une façon ou d'une autre, aux différents legs que laissa à l'Amérique latine le modèle révolutionnaire cubain. Ils furent choisis en raison de l'importance de leurs conclusions respectives pour l'évolution du champ d'étude sur l'héritage de la révolution cubaine. Ces textes permettent également de souligner les limites de ces différents héritages.

Premier héritage : idéologie et théorie

Lorsqu'en janvier 1959 se confirme la victoire des guérilleros cubains face au régime de Fulgencio Batista, soutenu par les États-Unis, un véritable raz-de-marée vint ébranler les aspirations de la gauche latino-américaine. David venait d'abattre Goliath. Plusieurs célébrèrent cet exploit. D'autres voulurent l'imiter. Nombreux encore furent ceux qui s'appliquèrent à en tirer des leçons. L'intellectuel français Régis Debray fut de ceux-là. Debray faisait partie d'un groupe d'intellectuels européens qui, dédié à l'idéal de la révolution, avait pour ambition d'apprendre des expériences révolutionnaires latino-américaines. Il voyagea pour la première fois à Cuba en 1961, à l'âge de vingt-et-un ans. Jeune étudiant du marxiste français Louis Althusser, Debray visita l'île révolutionnaire quelques temps, puis visita d'autres pays latino-américains dans le but d'étudier les processus révolutionnaires en cours dans cette région du monde. Il établit au cours des années 1960 plusieurs contacts avec les acteurs qui portaient ces révolutions. Il rejoint même à quelques reprises des fronts de guérillas « post-cubains ». Surtout, Debray écrit et réfléchit aux expériences dont il est témoin.

Les écrits de Debray révèlent le premier legs du modèle cubain que cet essai entend étudier, soit celui de nature théorique. Debray se penchera plus que tout autre (avec pour seule exception Ernesto Che Guevara dans son manuel de la *Guerre de guérilla*) sur

le cas de la victoire de 1959, cherchant dans ses livres à tirer de la guerre révolutionnaire cubaine des leçons théoriques et tactiques pour que puisse se répéter un tel coup de maître dans l'ensemble du continent.³ Paru pour la première fois en 1967, et rapidement traduit en anglais et en espagnol, l'ouvrage *Révolution dans la révolution ? Lutte armée et lutte politique en Amérique latine*, révèle ses réflexions sur les leçons que devrait tirer l'Amérique latine de la victoire de 1959.⁴

Révolution dans la révolution ? proposait que la Cuba révolutionnaire indiquait désormais la voie du succès pour les mouvements insurrectionnels latino-américains. Debray y étudie la révolution cubaine à travers le prisme de l'analyse critique marxiste. Le projet de l'auteur répond ici aux ambitions intellectuelles marxistes selon lesquelles la dialectique de l'histoire impose aux révolutionnaires le devoir continu d'évaluer la portée de leurs actions, que ces dernières soient couronnées de succès ou non. L'argument de Debray est tranché: il rejette le romantisme de « l'insurrection fidelista » et condamne toute imitation superficielle de ces activités révolutionnaires.⁵ L'objectif à atteindre, soutient Debray, est d'étudier le phénomène afin de tirer des leçons des échecs et des bons coups de la révolution cubaine dans l'espoir avoué de répéter le succès de janvier 1959. Car plus qu'un simple symbole de victoire, l'expérience cubaine renfermait selon Debray des leçons militaires et politiques concrètes à offrir à qui voudrait bien l'étudier.⁶ Ainsi, un des principaux legs de la révolution cubaine, selon Debray, fut d'offrir aux révolutionnaires latino-américains une ligne de conduite dans la lutte à mener contre l'impérialisme états-unien. Surtout, elle imposa à la gauche latino-américaine une responsabilité historique.⁷

Debray rappelait néanmoins une mise en garde d'importance: Cuba n'offrait pas de stratégie toute-faite. Selon lui, en effet, Cuba démontrait plutôt que la lutte révolutionnaire en Amérique latine devait commencer à partir de tactiques qui, grâce à l'expérience vécue de la guerre, évoluerait en stratégies militaires adaptées aux réalités spécifiques

rencontrées sur le terrain.⁸ Grâce à l'expérience de la guérilla rurale, en effet, l'expérience cubaine venait briser la binarité qui liait jusqu'alors la théorie marxiste à la pratique révolutionnaire. Selon Debray, elle prouva d'une part la faillite du réformisme et des tentatives de changement par la voie légale en Amérique latine. Elle favorisa d'autre part l'action immédiate face à l'intellectualisation sans fin des luttes insurrectionnelles populaires.⁹ Si Cuba pensa de façon originale que la solution était la guerre totale, nous dit Debray, elle renversa également le paradigme marxiste qui posait l'avant-garde politique au-devant de l'avant-garde militaire. L'auteur démontre ici que ces deux avant-gardes formèrent dans l'expérience cubaine un tout organique à l'intérieur de l'instance du *foco*, le foyer insurrectionnel.¹⁰

Debray développe dans cet ouvrage une critique très sévère des imitations latino-américaines des modèles de la guerre populaire vietnamienne ou chinoise. Il s'attaque de la même façon au marxisme et au trotskysme orthodoxes, démontrant ainsi sa méfiance envers les modèles étrangers qu'il jugeait mal adaptée aux scènes nationales latino-américaines.¹¹ Selon lui, le modèle révolutionnaire cubain vint répondre à un besoin d'authenticité latino-américaine, une façon de se révolter contre les puissants de ce monde qui concordait aux réalités du continent. Ainsi, Debray célébrait-t-il le modèle révolutionnaire cubain pour avoir su réorganiser la façon de conduire les révolutions en Amérique latine. Ce modèle offrait selon lui trois éléments essentiels à la gauche latino-américaine: un nouveau style de leadership (à partir de la lutte populaire plutôt qu'à partir de positions élitistes extérieures), une nouvelle organisation de la révolution (moins bureaucratique) et de nouveaux réflexes idéologiques (qui misaient sur l'unité des forces plutôt que la division doctrinaire).¹²

Malgré la finesse de son argumentation, la pensée que Debray développa dans *Révolution dans la révolution?* rencontrera rapidement deux écueils d'importance. Le premier tient au paradoxe que renfermait son utilisation de la pensée critique pour comprendre la victoire de 1959. Debray tentait de théoriser ce qu'il prisait le plus dans l'expérience

³ Ernesto Che Guevara, *La guerra de guerrillas*, Lima, Fondo de Cultura Popular, 1973 [1961].

⁴ Régis Debray, *Révolution dans la révolution? Lutte armée et lutte politique en Amérique latine*, Paris, François Maspero, 1967.

⁵ Debray, *Revolution in the Revolution?*, traduit du français par Bobbye Oriz, New York et London, Monthly Review Press, 1967, p. 16.

⁶ *Idem*, 16.

⁷ *Idem*, 119.

⁸ *Idem*, p. 59-65.

⁹ *Idem*, p. 23-24.

¹⁰ *Idem*, p. 106. Les positions enthousiastes de Debray envers le modèle de révolution cubain renvoyaient aux positions idéologiques que proposait la doctrine du *foco* du révolutionnaire argentin Ernesto Che Guevara.

¹¹ *Idem*, p. 36-39, 57-59, 101.

¹² *Idem*, p. 104.

cubaine, soit la primauté de la pratique et de l'action sur les cadres théoriques abstraits. Le second écueil découla de cette erreur de raisonnement concernant justement la possibilité de théoriser la pratique révolutionnaire cubaine. La défaite militaire des troupes d'Ernesto Che Guevara en Bolivie en 1967, l'année même de la publication de l'essai de Debray sur la révolution, porta en faux ses récentes assertions sur la possibilité de théoriser et d'exporter les tactiques militaires utilisées dans la guérilla de la *Sierra Maestra* dans le reste de l'Amérique latine.

Debray voulut corriger ses erreurs de raisonnement. Conséquemment, il publia en 1974 *La Guérilla du Che* afin de sonder les raisons qui expliquaient la défaite brutale de 1967.¹³ Similairement à *Révolution dans la Révolution*, cet ouvrage s'insère dans une littérature qui promouvait l'autocritique dans les groupes de gauche pour ainsi mieux évaluer, et orienter, la marche à suivre pour infléchir le cours de la révolution vers la victoire. Debray s'intéresse ici non plus aux succès des expériences révolutionnaires mais bien aux problèmes tactiques qui en minaient la bonne conduite. Cet ouvrage de révision soutient que les défaites subies en Bolivie dans les années 1960 découlaient de l'inadéquation entre l'environnement géographique et social des zones où s'établirent les foyers de la guérilla, d'une part, et la tactique de front guérillero choisi, d'autre part.

Par exemple, la région de Nancahuazu offrait des plateaux rocheux dans les montagnes ou des vallées ouvertes dans les basses terres. Ce paysage défavorable rendait impossible la pratique d'une guerre de guérilla convenable, où seule la jungle, avec sa végétation dense et sauvage, était en mesure d'offrir aux guérilleros les cachettes nécessaires au succès de leur aventure.¹⁴ Ainsi, comment miser sur la mobilité et la flexibilité des petits fronts de guérilla, tel que le prescrivait Guevara, si les lieux où se cacher étaient inexistantes ? De plus, toujours selon Debray, l'arrière-garde urbaine n'avait pas été adéquatement mise sur pied. Ici, contrairement à son analyse précédente, Debray suggère, avec raison d'ailleurs, que la théorie de la guérilla devait reconnaître le rôle vital du soutien d'un front politique urbain.¹⁵ Dans le cas de la Bolivie, l'avant-garde de la classe ouvrière, surtout des mineurs, était trop isolée du front de guérilla rurale. Il s'agissait ici d'une erreur cruciale, reconnu Debray en 1974.

Même si dans *La Guérilla du Che* Debray mit en lumière les problèmes tactiques des foyers insurrectionnels boliviens, il n'alla pas jusqu'à renoncer au modèle révolutionnaire du *foco* développé par Guevara. Debray conclut plutôt que la Bolivie de 1967 ne possédait pas les conditions historiques favorables à l'application du *foquismo*. Autrement dit, la Bolivie n'était supposément pas encore assez mûre pour celui-ci. Debray comprit que la conscience de classe ne servit pas de fondation à l'organisation sociale en Bolivie.¹⁶ Pourtant, il refusait toujours en 1974 d'accorder un quelconque potentiel révolutionnaire aux demandes autochtones.¹⁷ Ultimement, l'essai de Debray suggère que l'erreur de Guevara fut principalement d'avoir tenté de passer outre la dialectique de l'histoire.¹⁸ Indirectement, Debray suppose ici que les masses boliviennes furent coupables de ne pas comprendre le projet de Guevara, et donc incapable d'assimiler les leçons qu'offrait le modèle révolutionnaire cubain. La littérature des dernières décennies produite sur l'histoire des mobilisations autochtones au cours du vingtième siècle allait aisément donner tort à Debray.¹⁹ Mais dans les années 1960-1970, malgré l'admiration de Debray pour la pratique révolutionnaire cubaine, il fut somme toute incapable de s'extirper des carcans abstraits de la théorie marxiste. Il voulut théoriser une aventure dont le succès reposait justement sur la primauté de l'action révolutionnaire aux dépens de théories révolutionnaires préétablies.

Second héritage : soutien matériel et militaire

Le second héritage que la révolution cubaine laissa à la gauche militaire prit la forme d'entraînement militaire et de soutien matériel divers. Avec sa victoire de 1959, Cuba paraissait avoir sondé l'impossible. Elle devint la référence continentale contre l'oppression. Aussi, encouragea-t-elle par la seule force de l'exemple la radicalisation des réformes promues par les mouvements populaires et populistes latino-américains. De plus, Cuba intervint aussi pour soutenir les initiatives

¹⁶ *Idem*, p. 24-27.

¹⁷ *Idem*, p. 56.

¹⁸ *Idem*, p. 169-170.

¹⁹ Voir par exemple Jeffrey L. Gould et Aldo A. Lauria-Santiago, *To Rise in Darkness: Revolution, Repression, and Memory in El Salvador, 1920-1932*, Durham, Duke University Press, 2008; Laura Gotkowitz, *A Revolution for our Rights: Indigenous Struggles for Land and Justice in Bolivia, 1880-1952*, Durham, Duke University Press, 2007.

¹³ Régis Debray, *La guérilla du Che*, Paris, Éditions du Seuil, 1974.

¹⁴ *Idem*, p. 57.

¹⁵ *Idem*, p. 17-18, 100.

révolutionnaires qui enflammèrent le continent au cours des années 1960 et 1970.

Matilde Zimmerman rappelle cette force de l'héritage cubain par le biais de la réhabilitation qu'elle propose de Carlos Fonseca, fondateur du Front sandiniste de libération nationale (FSLN) en 1961. Dans *Sandinista: Carlos Fonseca and the Nicaraguan Revolution*, publié en 2000 aux presses de l'Université Duke, Zimmerman remarque que Fonseca disparut graduellement de la mémoire collective nicaraguayenne suite à la défaite électorale sandiniste de 1990 (ils avaient pris le pouvoir en 1979).²⁰ Elle retourne aux écrits de Fonseca pour en démontrer la finesse idéologique et ainsi revendiquer la place de cet idéologue sandiniste dans l'histoire nicaraguayenne. Surtout, Zimmerman démontre l'importance qu'aura eu l'exemple de la révolution cubaine comme point tournant crucial dans l'évolution des idées politiques de Fonseca. Si l'attention de Zimmerman porte sur un seul homme, les conclusions de son analyse historique vont bien au-delà de l'échelle individuelle. En effet, Zimmerman explore avec force détails les dynamiques transnationales qui unissaient les sandinistes à la révolution cubaine en cours de radicalisation. Voilà une des plus importantes contributions de l'ouvrage. Au début des années 1960, Fonseca et les membres de la jeune organisation qu'était alors le FSLN embrassèrent la théorie de la guérilla que Guevara avait proposé dans son manuel de la guérilla, encouragés comme tant d'autres en Amérique latine par la victoire cubaine de janvier 1959. Les Sandinistes tentèrent dès lors de reproduire les exploits de la *Sierra Maestra* en territoire nicaraguayen.

En plus de l'influence théorique cubaine, Zimmerman démontre que Cuba fournit également aux jeunes exilés nicaraguayens entraînement militaire et soutien matériel au cours des années 1960. Les chefs du premier foyer insurrectionnel lancé au Nicaragua en 1963 s'étaient en effet préparés en territoire cubain. Ils y avaient reçu, comme tant d'autres radicaux latino-américains à l'époque, un entraînement militaire pour bien mener une guerre de guérilla, d'une part, et l'inspiration nécessaire à la mise en place d'une révolution qui se voulait tout à la fois socialiste et nationaliste, d'autre part. Le cas du Nicaragua en est un parmi d'autres : la Cuba révolutionnaire allait fournir un lieu d'exil, des

connaissances idéologiques et théoriques pour mener des révolutions authentiquement latino-américaines, ainsi qu'un entraînement militaire et des ressources matérielles afin de soutenir les efforts révolutionnaires de la gauche latino-américaine au cours des années 1960 et 1970.²¹

Le Nicaragua ne reproduisit cependant jamais l'expérience cubaine. Zimmerman rappelle que « the FSLN never established control over any territory until 1979, when the liberated zones were towns and cities in western Nicaragua, far from the area of guerrilla operations. »²² Après la mort de Fonseca en 1976, le FSLN opta pour une ligne révolutionnaire à l'intérieur de laquelle il incombait à la bourgeoisie nationale et aux secteurs moyens de mener l'alliance multi-classe anti-Somoza.²³ Le *foquismo* avait failli au Nicaragua. Mais avait-il jamais gagné à Cuba?

Non, répond l'historienne Julia E. Sweig, dans une monographie parue en 2002 aux presses de l'Université de Harvard.²⁴ Dans *Inside the Cuban Revolution*, cette chercheuse très douée mène les lecteurs dans un voyage éclairant et extraordinairement condensé des derniers mois de la lutte révolutionnaire cubaine. Son traitement empirique musclé d'archives jusqu'alors inexplorées tente avec succès de démystifier l'aura qui entourait, et entoure toujours d'ailleurs, la victoire inespérée de 1959.²⁵ *Inside the Cuban Revolution* ne s'intéresse pas à l'influence qu'a exercé le modèle cubain sur la gauche latino-américaine. Cependant, il jette un regard éclairant sur les études s'intéressant à l'effet domino du *foquismo*.

L'étude de Sweig s'oppose aux analyses qui, comme celles de Régis Debray, assimilaient la victoire de 1959 au seul triomphe des guérilleros de la *Sierra Maestra*. Sweig met ici en pièces l'emblème même du modèle cubain. En effet, *Inside the Cuban Revolution* non seulement suggère que la doctrine de guérilla, théorisée chez Debray et Guevara, fut-elle incapable d'engendrer des révolutions réussies dans d'autres parties du continent. Cet ouvrage démontre également, ce de façon surprenante et fort convaincante, que dans les faits, elle ne le fit jamais à Cuba non plus. Sweig révèle ici la construction d'un mythe. Ce mythe, nous dit-elle, souhaitait légitimer le pouvoir de certains chefs révolutionnaires sur

²¹ *Idem*, p. 77-80.

²² *Idem*, p. 79.

²³ *Idem*, p. 207.

²⁴ Julia E. Sweig, *Inside the Cuban Revolution: Fidel Castro and the Urban Underground*, Cambridge and London, Harvard University Press, 2002.

²⁵ *Idem*, p. 9.

²⁰ Matilde Zimmerman, *Sandinista: Carlos Fonseca and the Nicaraguan Revolution*, Durham and London, Duke University Press, 2000, p. 9-11.

d'autres. Guevara aurait selon Sweig volontairement minimisé l'importance du leadership urbain clandestin suite à la victoire de 1959. Réduire au silence le poids qu'avait exercé l'alliance multi-classe dans le mouvement d'opposition contre Batista permettait de rehausser le pouvoir des révolutionnaires cubains qui appartenait au mouvement du 26 juillet (M-26-7). C'est-à-dire ceux-là même qui combattirent aux côtés de Fidel Castro dans la *Sierra Maestra*, située dans la partie orientale de l'île caribéenne, entre 1956 et 1959.

Évidemment, les foyers insurrectionnels ruraux furent importants et jouèrent un rôle dans la victoire cubaine. Mais Sweig met également de l'avant la contribution d'autres forces politiques, telles que la classe ouvrière urbaine et les élites progressistes en exil, ainsi que les contingences du chemin qui mena à la victoire. Tout comme dans le cas du Nicaragua, Sweig démontre que c'est une large alliance multi-classe qui assura finalement la libération nationale de Cuba. Ainsi donc, dans les années 1960-1970, Cuba fournit aux forces révolutionnaires latino-américaines du matériel militaire, des camps d'entraînement et, dernier mais non le moindre, une idéologie qui proposait de nouvelles avenues aux luttes anti-impérialistes. Or ce legs de la révolution n'obtint pas les succès escomptés à l'extérieur des frontières cubaines : une inadéquation entre les réalités vécues sur le terrain et une doctrine dont les prémices de base reposaient sur un simple mythe minait la bonne conduite de ces guerres de guérilla en milieu rural.

Troisième héritage : symbole romantique

Ainsi, la plus grande force de l'héritage de la révolution cubaine repose sans aucun doute sur le pouvoir de l'image. Ce troisième héritage aura été, au bout du compte, le plus significatif et le plus résilient dans le temps. Le modèle cubain acquit rapidement une autorité morale impressionnante au sein des jeunes générations. Il devint un symbole de pouvoir pour les jeunes gauchistes romantiques du continent. L'impact de son imaginaire « sexy » et héroïque, suggérait en 1993 Jorge G. Castañeda, encouragea l'émulation dans nombre de pays du continent.²⁶

Dans une contribution de 2003, l'éminente historienne Florencia Mallon explora plus avant ce thème d'un pouvoir symbolique sexy et romantique. « *Barbudos, Warriors, and Rotos: The MIR, Masculinity, and Power in the Chilean Agrarian*

Reform, 1965-1974 », un chapitre d'un ouvrage collectif sur l'histoire de la masculinité en Amérique latine, explore les actions conduites dans la campagne chilienne par le *Movimiento de Izquierda Revolucionaria* (MIR), un mouvement révolutionnaire principalement basé dans les milieux étudiants et urbains, durant la décennie de réformes agraires mises en place par les gouvernements chiliens successifs d'Eduardo Frei, de la Démocratie chrétienne, et de Salvador Allende, à la tête de la coalition de gauche Unité populaire. Afin de faire la promotion de leur projet, selon Mallon, cette gauche inspirée par le modèle cubain articula un idéal type de figure révolutionnaire masculine et séduisante. Tel que le démontre Mallon, en plus d'utiliser des éléments d'identité de genre et de styles sexuels spécifiques à la culture populaire et politique chilienne, la construction de la masculinité révolutionnaire *mirista* puisa également allègrement dans l'imaginaire romantique de la révolution cubaine.²⁷

Ainsi, l'attention que Mallon accorde à la catégorie de genre dans son analyse historique rappelle avec justesse que les influences qui orientent le cours d'expériences révolutionnaires ne se limitent pas à celles de nature idéologique et théorique. En effet, au contraire d'un Debray qui prétendait offrir une évaluation objective de l'expérience cubaine, Mallon embrasse quant à elle la subjectivité de ses acteurs historiques. Elle pousse ici la chose plus loin que Castañeda en cherchant à saisir l'influence que le modèle révolutionnaire cubain avait eu dans l'intimité de jeunes chiliens révolutionnaires; précisément dans les représentations genrées des révolutionnaires qu'ils souhaitent incarnés. Le recours aux entretiens oraux avec d'anciens militants du MIR appuie ici efficacement l'argumentaire de Mallon. Car c'est effectivement au cœur des appréciations subjectives de la révolution cubaine, voire dans l'intimité du symbole reçu, que Mallon entend ici faire sens de l'héritage de la révolution cubaine pour de jeunes Chiliens en quête de justice sociale. Son article démontre avec éloquence le pouvoir des images qui frappent les consciences individuelles et collectives; surtout de celles qui circulaient de Cuba au reste du continent et qui s'infiltraient dans l'imaginaire de la gauche latino-américaine des années 1960-1970, bien avant que la

²⁶ Jorge G. Castañeda, *Utopia Unarmed: The Latin American Left After the Cold War*, Alfred A. Knopf, New York, 1993, p. 51-89.

²⁷ Florencia Mallon, « *Barbudos, Warriors, and Rotos: The MIR, Masculinity, and Power in the Chilean Agrarian Reform, 1965-1974* », dans Matthew C. Gutmann (dir.), *Changing Men and Masculinities in Latin America*, Durham, Duke University Press, 2003, p. 181.

figure du Che ne fût imprimée par milliers sur les t-shirts du monde entier.

Selon Mallon, Ernesto Che Guevara, « as the ultimate barbudo, had extraordinary power over people's imaginations and morality. »²⁸ L'image héroïque, voire romantique, de virils *barbudos* cubains, vêtus de tenues militaires, cigare au bec, inspira les jeunes révolutionnaires à l'action. La masculinité révolutionnaire du MIR fut ultimement basée sur les bons *looks*. Mallon soutient que les talents d'organisation et de leadership importait moins dans la militance politique du MIR, en fin de compte, qu'une représentation de soi (*self-representation*), méticuleusement construite pour reproduire le style et la belle apparence que véhiculaient les images des révolutionnaires cubains. Dans le récit de Mallon, Manuel Barrientos représente le véritable révolutionnaire chilien, celui qui travaille depuis l'ombre de la dévotion anonyme au profit d'une cause collective. Caractérisé par une physionomie frêle et une morale stricte (il ne buvait et ne fumait pas), Barrientos était cependant en porte-à-faux avec la définition du « vrai » révolutionnaire du MIR, défini par les allures du *barbudo* coureur de jupon et fortement porté à la bouteille.

L'imagerie romantique comme forme de mobilisation, quoiqu'extrêmement puissante, possédait deux faiblesses de taille, conclut Mallon. D'une part, elle négligeait l'attachement traditionnel aux métaphores familiales comme moyen d'inclusion dans la gauche latino-américaine, ce aussi bien pour les hommes que pour les femmes.²⁹ D'autre part, la masculinité révolutionnaire hégémonique du MIR mit ultimement de l'avant des pratiques d'exclusion reproduisant les mêmes inégalités qu'il proclamait combattre. Ainsi, les hiérarchies de classe, de groupes ethniques et de genre que les leaders du MIR mettaient de l'avant dans leur militance politique favorisaient ultimement les hommes blancs, intellectuels, urbains et des secteurs moyens.³⁰

Conclusion

Cet essai historiographique recense les principaux legs – idéologique/théorique, matériel et militaire, et symbolique – que la révolution cubaine offrit au reste du continent latino-américain dans la seconde moitié du vingtième siècle. Les promesses que portait la victoire de 1959 ont résonné parmi les

jeunes radicaux pour qui l'attente des conditions objectives parfaites pour lancer une révolution ne représentait plus une option viable. Régis Debray appartient à un groupe d'intellectuels qui mit de l'avant les leçons théoriques à tirer de l'expérience révolutionnaire cubaine. Cette tentative d'idéologiser un modèle, célébré justement pour la primauté de l'action sur la théorie, se révéla infructueuse. Toutes les tentatives insurrectionnelles qui empruntèrent au *foquismo*, à l'exception du Nicaragua, échouèrent. Si la Cuba révolutionnaire offrit, pour le meilleur et bien souvent pour le pire, un modèle idéologique renouvelé, elle finança et entraîna également directement plusieurs futurs guérilleros latino-américains. Son territoire devint après 1959 un lieu d'exil où plusieurs révolutionnaires de gauche vinrent préparer leur guerre de guérilla. Le capital symbolique resta néanmoins la meilleure ressource disponible pour faire la promotion de son influence révolutionnaire. Les images héroïques frappèrent les imaginations et excitèrent les esprits romantiques dans l'ensemble de l'Amérique latine. Elles poussèrent la gauche à l'action, promettant aussi bien un chemin authentique vers la libération nationale que vers la fierté et le pouvoir de l'attraction.

Sweig demande cependant si l'attraction du *foquismo* était bien justifiée. En effet, cette historienne remet en question ses possibles victoires, ce même à Cuba. Si l'héritage de l'expérience cubaine alla bien au-delà de son seul territoire national cubain, Sweig nous force à nous demander ce qu'il reste aujourd'hui de la révolution cubaine. À Cuba il est vrai, la révolution a alimenté le cours de l'histoire nationale après 1959. Pourtant, le mythe qui a contribué à garder la révolution en vie jusque dans les dernières années, nous dit Sweig, est faux depuis le tout début. Est-ce à dire que le modèle cubain repose sur une imposture?

Peut-être. Mais enfin, que Cuba poursuive actuellement sur sa lancée libérale ou non, et malgré les aléas qui ponctueront ses développements futurs, rien ne lui enlèvera ce qui a déjà été gagné: les imaginations. Une période révolue a beau se dessiner dans le futur rapproché de Cuba, le symbole d'authenticité, de force, et de rêves fous que la victoire de 1959 et la survie des années subséquentes représentent, s'est depuis longtemps enraciné dans la mémoire collective du continent. Le pouvoir d'attraction du mythe révolutionnaire restera. Il survivra à cette révolution dont la fin annoncée paraît aujourd'hui imminente.

²⁸ *Idem*, p. 183.

²⁹ *Idem*, p. 182, 196-197.

³⁰ *Idem*, p. 182.

Bibliographie

CASTAÑEDA, Jorge G. *Utopia Unarmed: The Latin American Left After the Cold War*. Alfred A. Knopf, New York, 1993.

DEBRAY, Régis. *La Guérilla du Che*. Paris, Éditions du Seuil, 1974.

------. *Révolution dans la révolution? Lutte armée et lutte politique en Amérique latine*. Paris, François Maspero, 1967.

MALLON, Florencia, « Barbudos, Warriors, and Rotos: The MIR, Masculinity, and Power in the Chilean Agrarian Reform, 1965-1974 ». Dans Matthew C. Gutmann (dir.), *Changing Men and Masculinities in Latin America*. Durham, Duke University Press, 2003. P. 179-215.

SWEIG, Julia E. *Inside the Cuban Revolution: Fidel Castro and the Urban Underground*. Cambridge and London, Harvard University Press, 2002.

ZIMMERMAN, Matilde. *Sandinista: Carlos Fonseca and the Nicaraguan Revolution*. Durham and London, Duke University Press, 2000.

Direction

Nora Nagels, professeure
Université du Québec à Montréal

Julián Durazo Herrmann, professeur
Université du Québec à Montréal

Observatoire des Amériques

Téléphone : 514 987-3000, poste 3910

Télécopieur : 514 987-0397

Courriel : oda@uqam.ca

Site web : www.ameriques.uqam.ca

Abonnez-vous

[À la liste de diffusion](#) 

[À la liste de diffusion](#) 

Centre d'études sur l'intégration et la mondialisation

Adresse civique :

UQAM, 400, rue Sainte-Catherine Est
Pavillon Hubert-Aquin, bureau A-1560
Montréal (Québec) H2L 2C5 CANADA

Adresse postale :

Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-Ville
Montréal (Québec) H3C 3P8 CANADA

Courriel : ceim@uqam.ca

Site web : www.ceim.uqam.ca



Rédaction

Geneviève Dorais, Professeure au département
d'histoire de l'UQÀM.

Les opinions exprimées et les arguments avancés dans cette publication demeurent l'entière responsabilité de l'auteur-e et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Observatoire des Amériques ou du Centre d'études sur l'intégration et la mondialisation (CEIM).